Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 43

Artikel: Comment on rase à Constantinople
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197140

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Célestin laissa dire et persista dans ses intentions.

Ne pouvant compter sur ses amis, il chercha une femme tout seul. Comme il ne tenait pas à la fortune, il s'adressa à la classe pauvre. Sous prétexte de faire la charité, il explora les quartiers ouvriers, pénétrant partout, distribuant des secours et notant ses observations. Il ne tarda pas à découvrir la perle qui devait faire l'ornement de son intérieur, une jeune fille vivant avec sa mère, veuve depuis quelques années, d'un ivrogne qui avait gaspillé son petit avoir. La fille avait dix-huit ans; elle était jolie, douce, bien élevée. Célestin offrit ses services et revint tous les jours. Les deux femmes lui faisaient bon accueil et le recevaient comme un sauveur; lorsqu'il annonça ses intentions matrimoniales, elles furent bien accueillies.

Il interrogea la jeune fille.

— Réfléchissez, lui dit-il, je ne veux pas que vous m'épousiez par surprise.

— J'ai réfléchi, répondit-elle.

— Je suis assez riche pour satisfaire vos désirs, reprit-il; je veux que vous n'ayez aucun regret; plus tard, j'assurerai votre avenir.

— Ne parlons pas de ces choses, dit la jeune fille, ce n'est pas l'intérêt qui me guide.

— Vous ne me trouvez pas trop âgé?

— Pas du tout.

— La différence d'âge qui nous sépare est un peu grande, j'en conviens.

— Vous me plaisez tel que vous êtes; l'homme vieillit moins vite que la femme.

— C'est très juste ce que vous dites là; j'ai cinquante ans.

— Qu'est-ce-que cela! A cinquante ans, un homme est encore jeune.

— Vous êtes un ange! s'écria Célestin; dès que nous serons mariés, je ferais mon testament, je vous lèguerrai tout mon bien.

— Ne parlons jamais de cela!

— Si, si, j'espère bien mourir le premier.

— Quittez ce sujet d'entretien, dit la jeune fille, il m'est pénible; n'attristez pas ce jour de joie.

— Je vous obéis, dit Célestin, qui parla d'autre chose.

Elle est remplie de bon sens, cette petite, se dit-il, enchanté; et il s'occupa des préparatifs du mariage. Il fit bien les choses, combla sa fiancée et la mère de cadeaux. Le mariage fut célébré en grande pompe; Célestin se fit un malin plaisir d'inviter tous ses amis. Sa jeune femme, charmante dans sa robe blanche, fut gracieuse avec tous et confondit les envieux et les moqueurs. Le lendemain de la cérémonie, les mariés partirent pour la Suisse. Après un voyage de plusieurs mois, ils revinrent s'installer dans une coquette villa de Saint-Mandé.

Célestin était le plus heureux des hommes; il avait une femme jeune, jolie, aimable, qui lui devait tout: que peut-on désirer de plus?

Quand vint l'hiver, ses rhumatismes l'obligèrent à s'aliter. Sa femme le soigna avec le plus grand dévouement.

— Je ne sais comment te témoigner ma reconnaissance, disait Célestin.

— N'es-tu pas mon mari? répondait-elle simplement.

Craignant toujours qu'elle n'eût des regrets, il l'interrogeait:

— Tu ne regrettes pas de m'avoir épousée?

— Pourquoi? je suis très heureuse.

— C'est à cause de mon âge.

— Je te trouve encore trop jeune.

— Quand je pense que mes amis ont tout fait pour m'empêcher de t'épouser? Je ne t'oublierai pas; je ferai mon testament en ta faveur.

— Ne parlons pas de cela, tu as le temps d'y penser.

— Et si je veux te laisser mon bien.

— C'est bien inutile, je me connais; si j'avais le malheur de te perdre, je ne te survivrais pas.

— Folle!

— Je le sens, si tu meurs, je mourrai.

— Je te le défends!

— Est-ce que je pourrais vivre sans toi?

Célestin trouvait qu'elle allait un peu loin, mais au fond il était flatté.

Quelques années passèrent, Célestin tomba tout à coup sérieusement malade. A la suite d'un refroidissement, il eut une congestion pulmonaire.

Il ne se dissimula pas la gravité de son état.

— Ma chère amie, dit-il à sa femme, je suis très mal, je peux mourir d'un instant à l'autre, va me chercher un notaire.

Et comme elle se récriait.

— Va, ajouta-t-il, je veux te laisser ma fortune.

— A quoi bon, répondit-elle, si tu meurs, je n'aurai plus besoin de rien.

— Calme-toi, dit Célestin.

— Tu ne me connais guère; je te l'ai déjà dit: je ne pourrai pas vivre sans toi, je t'aime trop; que veux-tu que je devienne quand tu ne seras plus là?

— Le temps apaisera ta douleur.

— Jamais!

Comme elle m'aime! comme elle m'aime! se répétait le moribond agréablement chatouillé dans son amour-propre.

Néanmoins elle alla chercher un notaire.

Dès qu'il fut seul avec l'officier ministériel, Célestin lui dicta ses dernières volontés.

Le soir même, l'état de Célestin empira; sa femme, en pleurs, se jeta à son cou, l'assurant qu'elle ne lui survivrait pas.

— Je le crois, murmura-t-il, à bientôt.

Et il expira.

Quelques jours après, le notaire réunissait dans son étude tous les membres de la famille pour leur donner connaissance du testament du mort.

La veuve en grand deuil faisait peine à voir.

C'est au milieu d'un profond silence, troublé par instants par les sanglots de la veuve, que le notaire déchira l'enveloppe contenant le testament.

Il lut d'une voix calme et claire:

« Convaincu que ma chère et adorée femme ne » me survivra pas, ainsi qu'elle me l'a répété main- » tes fois, je lègue tout mon bien à mes neveux et » à mes nièces: »

La veuve s'affaissa dans un fauteuil.

— L'imbécile, s'écria-t-elle, il l'a cru!

EUGÈNE FOURRIER.

Se recommande.

Nos lecteurs ont sans doute remarqué cent fois pour une à la fin des annonces industrielles insérées dans nos différentes feuilles, cette phrase on ne peut plus ridicule

SE RECOMMANDE.

Eh bien, ces deux mots nous agacent chaque fois qu'ils nous tombent sous les yeux; et cela est très fréquent, car il n'est pas possible de parcourir une de nos feuilles d'annonces sans les y trouver à profusion.

Ici, c'est un tapissier qui *se recommande* pour ses descentes de lit, ses rideaux, ses portières, son crin... animal, ses tapis de table, etc.

Là, c'est une brasserie qui vante ses cervelas, ses petites saucisses et... *se recommande.*

Plus loin, un de ses concurrents annonce à grand orchestre ses croûtes au fromage et *se recommande* aussi.

Tout à côté, une modiste annonçant ses chapeaux, ses plumes, ses velours et ses fleurs, s'empresse d'ajouter le fameux cliché. C'est bien naturel, après tout; elle *se recommande* comme tant d'autres.

Ouvrez, je vous prie, n'importe quel journal, et voyez aux annonces. Ainsi que nous venons de le dire, partout vous trouverez cette réclame malheureuse, ridicule, vulgaire au possible, et... qu'on nous pardonne l'expression un peu vive, bête, par dessus le marché.

Est-ce qu'un honnête industriel a besoin d'user d'une réclame aussi humiliante et de *se recommander* comme un mendiant qui tend la main?... Certainement pas; sa bonne réputation et la qualité de sa marchandise lui suffisent.

Aussi estimons-nous que cette malheureuse phrase est plutôt préjudiciable à ceux qui en usent. Nous ne savons pourquoi, mais une annonce dans laquelle on *se recommande* nous attirerait moins facilement qu'une annonce toute simple. Et certes nous ne sommes pas seul de cet avis.

Comment on rase à Constantinople.

C'est à peu près être mis à la torture que de se faire raser à Constantinople. — L'enseigne d'un barbier est une longue nappe flottante au-dessus de sa boutique. L'intérieur de ce laboratoire est garni des deux côtés de larges bancs de bois; le fond est occupé par les fourneaux destinés à chauffer l'eau, et le devant n'est qu'un vitrage sur toute la largeur, y compris la porte, afin de donner le plus de clarté possible.

La pratique se place sur un des bancs, et le barbier vient s'asseoir devant elle les jambes croisées à la turque. Il prend aussitôt la tête du patient sur ses genoux, en la faisant tourner à sa guise, au risque de lui tordre le cou pour lui enlever la barbe, et cela sans se déranger le moins du monde de la position commode qu'il a prise.

Quand la barbe est faite, on n'est encore qu'à la moitié de la besogne, et c'est le commencement d'une scène nouvelle. On vous enveloppe le pauvre homme de serviettes par devant et par derrière, puis on lui met entre les mains un vaste bassin rempli d'eau, et on lui fourre le cou dans une échancrure pratiquée sur l'un des côtés. Alors, laissant pencher sa tête au milieu du bassin, il ressemble à peu près à la peinture d'Hérodias et de saint Jean-Baptiste décapité.

Là, avec des flots d'eau de savon agités par la main lourde du barbier, on commence, non pas à lui frotter, mais à lui broyer la tête, en lui maltraitant le nez et les oreilles de la manière la plus impitoyable. Malheur à lui s'il ouvre la bouche pour appeler du secours; il est sûr d'être immédiatement suffoqué par l'eau de savon.

Après cela, il y a encore une troisième épreuve. Un vase plus petit se trouve suspendu au plafond par une chaîne, et de ce vase rempli d'eau chaude descend, en forme de douche, de quoi laver la tête barbouillée de savon. On complète enfin l'opération en séchant la tête avec des serviettes chaudes et l'on donne un coup de peigne pour démêler les cheveux embrouillés par tant de frictions. Alors, Dieu merci, on est débarrassé des mains du barbier, qui s'empresse de vous apporter un miroir, afin de vous faire voir qu'en dépit de tous ses mouvements, il vous a pourtant laissé la tête à sa place.

On cadeau mau reçu.

C'étâi dein lo teimps ïo ïavâi pertsi no dâi z'ors, dâi seinglliâo et autrès bîtès féroces. — On Français, destra retso, qu'étâi venu démâorâ pè Romanmoti, fasâi lo tsachâo. On iadzo, que l'étâi z'u forradzi avoué son tsin, permi lè bou, m'einlévine se ne ve pas on seinglliâo, asse gros qu'on véra dè quatrè ceints, que sè voinnâvè dézo on sapin. Sè met ein jou et rrrâo! lo fot bas. Adon, coumeint ne poivè pas lo sè tserdzi tot solet su lo cotson, l'est z'u queri âo veladzo dou citoyeins que lo l'âi ont portâ tsi li.

Quand la bîte fe à la baraqua, lo Français sè dese: « Ora, que dâo dianstro ein faut-te férè? Se y'été mariâ, y'arâi dè quiet férè 'na bouna boutséri, mâ ne vu portant pas lo medzi tot solet! »

Adon, coumeint ne sè tsaillessâi pas dè lo veindrè à n'on boutsi, sè peinsa: « Baque! m'ein vé l'offri à monsu lo bailli, et cé cadeau mè fara bin veni pè lo tsaté; faut adé sè férè dâi z'amis! »

Dinse de, dinse fé, et lo seinglliâo modè lo leindéman po lo tsaté dè Romanmoti.

Quand lo bailli ve arrevâ la bîte et que l'eût zu vouaiti lo beliet que lo Français l'âi avâi écrit, l'étâi conteint qu'on bossu et peinsâvè dza âi bons repés que l'allâvont férè; mâ, la bailliva, que ne sè tsaillessâi pas dè medzi dè cllia tsai, l'âi fe: « Que vâo-tou férè dè cein? On seinglliâo est tot coumeint on caïon, et se te vâo medzi dâo caïon, n'ein fé boutséri ïa cauquiès teimps et n'ein prâo salâ pè la tse-